

# Dominique Rousserie

...et cette légende est un secret.

« Si l'homme parfois ne fermait pas *souverainement* les yeux,  
il finirait par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé. »

*René Char*

Rien ne vaudrait d'être visible, si tout le visible ne recouvrait un peu de lisible.

Avant d'être une démonstration du visible, l'art est une embuscade tendue à l'invisible.

Non, le peintre ne pose pas une touche de rouge sur la toile ; il enlève seulement une couleur, le bleu, en ce point de la surface blanche qui les contenait toutes.

Aux bords ultimes du monde se tiennent les grands guetteurs, les aveugles éblouis : le mage, le chaman, le devin, l'alchimiste, le poète, l'artiste,  
aux lisières de la conscience et du réel, là où tout, à tout moment, peut devenir...

Tout Autre.

Métamorphose. C'est l'un des mots-clés de cette oeuvre, comme la rainette dendrobate, virtuose en l'art de passer du terne têtard à la rutilante livrée de son poison, est l'un de ses totems.

Métamorphose du plomb (ou blanc de céruse), en or de la lumière,  
de la plaie en la feuille qui la soigne,  
de l'habituel aveuglement en voyance soudaine.

Métamorphose de l'inaperçu en évidence,  
et de cette évidence en secret,

*« Quand le secret tombe à l'eau,  
celui qui s'y regarde ne connaît pas le secret,  
celui qui s'y désaltère ne connaît pas le secret,  
celui qui s'y baigne ne connaît pas le secret  
Celui qui s'y noie est connu par le secret. »*

**Pansaratnasutra**

enfin de ce secret en mystère.

La différence entre les deux?

Un secret vous impose la solitude, à tout le moins une restreinte complicité.

Un mystère convie à une communion.

Œil est un autre mot, ici. Chacune de ces œuvres est une oasis à laquelle est parvenu l'œil après une très longue traversée du désert. L'œil qui, selon Plotin, ne verrait pas s'il n'était à l'image du soleil. (En langue indonésienne, et pas seulement, le soleil est « l'œil du jour »). L'œil qui voit, mais ne voit pas. L'œil qui doit apprendre à se fermer pour savoir voir. L'œil ne voit pas ce qui voit. La peinture est l'art paradoxal de regarder le point aveugle, comme la poésie est celui de « fixer des vertiges ». L'œil ne voit pas, il sert à voir. L'art sert à faire voir. Les thaumaturges grecs (monstrés de merveilles, comme on est monstre d'ours) avaient bien vu cela, que l'esprit seul voit

*« Apollonios dit : amis, existe-t-il un art de la peinture ? - Sans aucun doute, dit Damis. - Et quel est l'objet de cet art ? - Il mélange les couleurs, toutes celles qui existent : le bleu au vert, le blanc au noir, le rouge et le jaune - Et pour quelles raisons mélanger ces couleurs ? Car ce n'est pas simplement pour obtenir une nuance, comme pour les cires de couleur - C'est, répondit Damis, pour imiter les objets et donner l'image par exemple d'un chien, d'un cheval, d'un homme, d'un bateau et de tout ce qui existe sous le soleil ; bien plus, elle représente le soleil lui-même, tantôt sur un quadriges. tel, dit-on, qu'il apparaîtrait ici, tantôt traversant le ciel avec une torche, si l'on veut peindre l'éther et la demeure des dieux.*

*- La peinture est donc une imitation, Damis ? - Assurément, dit Damis, si ce n'était pas là son objet, elle ne serait qu'un ridicule mélange de couleurs, sans raison. - Et ce que l'on voit dans le ciel, lorsque les nuages s'effilochent : centaures, boucs-cerfs, et même, par Zeus, loups et chevaux, de tout cela, que diras-tu ? Est-ce que ce ne sont pas aussi des imitations ? - Assurément. - Dieu est donc peintre, Damis, et, descendant de son chariot ailé, sur lequel il voyage, tout en réglant les choses divines et humaines, il s'assoit pour jouer et dessiner tout cela, comme les enfants dans le sable ?*

*Damis rougit d'entendre tirer conclusion aussi absurde de son raisonnement. Mais Apollonios eut pitié de lui, car il n'était pas cruel lorsqu'il discutait - Ce n'est certainement pas ce que tu veux dire, Damis, mais simplement que ce sont là des figures sans aucune signification, emportées dans le ciel au hasard, du moins aux yeux de la divinité, mais que c'est nous, naturellement portés à chercher partout des représentations, qui leur donnons des formes et les créons ?*

*- C'est une conception bien préférable, Apollonios, en tout cas plus vraisemblable et plus sûre. - L'art de l'imitation, Damis, est donc double : nous considérons qu'il en est un qui forme ses représentations avec la main et l'esprit, tandis que l'autre se sert seulement de l'esprit pour créer ses images.*

Philostrate. Vie d'Apollonios de Tyane

Nudité du monde... Cette suite est le journal intime d'un dévoilement pudique. Le monde s'y dévêt de toutes les apparences de son devenir, jusqu'à la splendide pauvreté de son être radical, en incessante métamorphose, tel qu'en lui-même, toujours, le change son intranquille éternité. Le regard s'y promène, de vastes vertiges en vestiges dévastés, dans une ambiance singulière, que l'on dirait presque apocalyptique, surtout si l'on veut se souvenir que le mot apocalypse, bien davantage que la fin du monde, signifie révélation, l'apparition et l'épanouissement de son sens.

Au strict opposé de toute figuration narrative se tient cette peinture qui ne rapporte nul événement, accident, nulle anecdote, rien que du visible raclé jusqu'à l'os. A propos d'os, un chien, seulement, y passe parfois. Celui même qui, tout seul, suivait le cercueil de Mozart, celui qui hurle à la mort, le fidèle qui accompagne l'âme jusqu'en l'au-delà de l'homme, celui qui mord le cul des démons, celui qui, l'éternité, veille couché au pied des sarcophages, ou furieusement aboie au seuil des enfers. Certes *Doggy* ou Médor, mais plus encore Anubis et Cerbère.

Mensongère, foncièrement « *maîtresse d'erreur et de fausseté* » pour l'Occident classique et cartésien, l'image est au contraire, pour toutes les cultures traditionnelles, l'unique magie permettant de « *révéler toujours, quel que soit le*

*contexte, l'unité fondamentale de plusieurs zones du réel* » (Mircea Eliade). Il ne s'agit que de cela, c'est-à-dire de symbole, dans le travail de Rousserie.

Symbole : ce qui réunit. L'exact contraire du *diabolo*.

On ne peut sérieusement peindre que pour deux choses : faire partager ses doutes concernant les apparences, ou bien ses soupçons concernant l'inaperçu. Voici tout le propos de l'art traditionnel, qu'il soit « primitif », symbolique, alchimique, visionnaire. Il a fallu l'aberration égotiste de la prétendue Renaissance pour voir apparaître un art dont le seul propos soit l'affirmation d'une subjectivité, « la nature vue au travers d'un tempérament », comme l'écrivait Zola dans la phrase la plus indubitablement sottise de l'histoire de la critique d'art. Non, l'art c'est le monde vu au travers d'une connaissance, d'un immémorial secret, qui sera d'autant mieux célébré qu'il sera bien gardé.

*Le secret recouvre les recettes efficaces  
les substances auxquelles on se réfère sont banales,  
mais on ne peut pas les identifier si on n'a pas  
connaissance du code qui les concerne* »

Ko-Hung, premier alchimiste chinois, (260-340)

Un jour, à Angkor, j'ai pris de l'Ayahuasca. On peut mourir, après cela.

Ici est rendu un hommage mérité à ces plantes connues et utilisées par l'humanité entière depuis qu'elle a entrepris de vouloir regarder sous les jupons de la réalité. Ayahuasca, datura, peyotl, yagé, yopo, iboga, plantes des dieux, plantes qui font les yeux émerveillés. Plantes du sorcier veilleur éveilleur.

Union des pierres, des voûtes, des bas-reliefs à la forêt, ses lianes et épiphytes, millions d'unions plus intimes, plus luxuriantes, plus sauvagement lascives et amoureuses qu'on en pourrait jamais rêver entre la nature et la culture, le travail de la nécessité et le déploiement de la liberté, l'œuvre du monde et celle de l'esprit. Les murs dansaient de toute la grâce de leurs apsâras (nymphe célestes), les frondaisons s'élançaient dans la totale exubérance de leur vitalité. Le ciel même, dans la lumière du soir, était inséparablement possédé des sourires des statues et des tranes de l'orage. Les cigales-sirènes, les grenouilles et les singes chantaient l'immense rumeur des êtres, et l'harmonie des sphères, et le chœur des anges, et la psalmodie bouddhique de la pure contemplation. Immergé dans l'inextricable complexité, je recevais, inondante houle, la révélation de l'inexplicable simplicité.

Rousserie, je l'ai déjà salué du beau nom de voyageur. Mais sa peinture va peut-être plus loin que lui, là où il n'a pas été encore. A l'avant-garde de son regard, elle explore des frontières autrement plus sérieuses que les misérables pointillés de nos atlas. Des frontières que l'art seul pourra parcourir, franchir, reculer, abolir, alors que depuis longtemps nous aurons définitivement épuisé les joies des déplacements kilométriques. Il est temps de quitter la peau du monde, pour partir *en* quête de son esprit, des territoires presque encore vierges où son âme et la nôtre s'ébattent librement et dansent, infiniment, leur inépuisable amour.

**Gérard Barrière**

Le 18 septembre 1998